

A portrait of an elderly man, Élie Stephenson, wearing a red fedora and a coral-colored shirt. He is smiling and holding a pair of glasses in his left hand. He is seated at a table with a dark, patterned surface. The background is a plain, light-colored wall.

Élie Stephenson

L'œuvre théâtrale
d'Élie Stephenson **inédite**

Présentée par
Biringanine Ndagano

KARTHALA

L'œuvre théâtrale inédite d'Élie Stephenson

présentée par Biringanine Ndagano

Six pièces de théâtre inédites d'Élie Stephenson,
le dramaturge révolutionnaire de Guyane :

Les Voyageurs

suivi de

Un Rien de pays • Les Délinters • La Route • La Terre • Placers ou L'Opéra de l'or

Né en 1944 à Cayenne, Élie Stephenson est avec le poète L.-G. Damas l'une des grandes figures de la littérature guyanaise. Auteur d'une dizaine de recueils de poèmes, dont *Une Flèche pour un pays à l'encan*, *Catacombes de Soleil*, *La Conscience du feu*, il a écrit une dizaine de pièces de théâtre, dont une grande partie était inédite, une lacune que vient combler le présent volume, articulé autour d'un dénominateur commun : la domination.

« Quel que soit le sens dans lequel on tourne l'œuvre de Stephenson, écrit Biringanine Ndagano, il y est toujours question du pouvoir du Blanc, ce pouvoir qu'il s'est arrogé par la force, depuis le voyage de Christophe Colomb, jusqu'à ce jour, en passant par la colonisation, l'esclavage, les indépendances, la départementalisation ou la régionalisation. C'est ce qu'on appellerait une variation. Oui, l'œuvre de Stephenson est une variation sur le même thème. »

Biringanine Ndagano est maître de conférences à l'Université de Guyane où il a enseigné la littérature francophone. Il exerce actuellement au ministère français des Affaires étrangères, en qualité d'expert technique international. Auteur critique, il a notamment écrit : *Nègre tricolore* (Maisonnette et Larose, 2000) ; *L.-G. Damas, poète moderne* (Ibis Rouge Éditions, 2009) et a dirigé *Penser le Carnaval* (Karthala, 2010).

**L'ŒUVRE THÉÂTRALE INÉDITE
D'ÉLIE STEPHENSON
(1974-1990)**

Cet ouvrage est publié avec le concours
du Département de Lettres et Sciences humaines /
Université de Guyane.

Visitez notre site :
www.karthala.com
Paielement sécurisé

Couverture : Élie Stephenson, le 30 septembre 2018,
photographie de George Ndagano ©

© Éditions KARTHALA, 2018
ISBN : 978-2-8111-2549-3

Présentée par Biringanine Ndagano

L'œuvre théâtrale inédite d'Élie Stephenson (1974-1990)

Les Voyageurs

suivi de

Un Rien de pays

Les Délinters

La Route

La Terre

Placers ou l'Opéra de l'or

Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris

Présentation

Biringanine NDAGANO

J'ai fait la connaissance d'Élie Stephenson au tout début des années 90, d'abord à travers ses écrits poétiques. Je préparais une anthologie de littérature guyanaise, dans le souci de proposer à mes élèves des textes d'auteurs régionaux quand je suis tombé sur le recueil *Flèche pour un pays à l'encan*, et *Catacombes de soleil*. J'ai tout de suite compris que leur auteur avait du talent, un talent de poète doublé d'un regard de sociologue qui vivait de l'intérieur ce qu'il décrivait. Et pour le dire de façon familière, sa poésie lui sortait des trippes. Et en même temps, elle m'emportait comme dans un torrent. J'ai senti une plume acérée qui laminait et compatriotes et colonisateurs comme deux faces d'une même monnaie. J'ai compris que ce poète entraînait bien dans la catégorie d'écrivains engagés. Prenons cette expression dans son acception la plus courante, en tout cas celle que Sartre lui donne quand il parle d'engagement de l'écrivain : c'est celui qui, dans son temps et son espace, dans une situation donnée, prend ses responsabilités, c'est-à-dire qui prend part au combat. Il a le choix entre l'action ou la lâcheté. Stephenson a mis la situation de son pays au centre de ses préoccupations d'écrivain et c'est en ce sens qu'il convient de circonscrire son engagement. J'ai consacré quelques papiers sur ce sujet, je ne reviendrai donc pas là-dessus ici.

En même temps, j'ai découvert son théâtre, ou pour être plus précis : la pièce *O Mayouri* publiée par Marguerite Fauquenoy. Quand je l'ai rencontré, à Paris, il m'a expliqué que plusieurs autres pièces étaient à l'état de tapuscrit. Il s'agit des *Voyageurs* (1974), *Un Rien de pays* (1976), *Les Délinters* (1978), *La Route* (1978), *La Nouvelle Légende de D'Chimbo* (1984), *Massak* (1986), *Placers ou l'Opéra de l'or* (1990). Mais pourquoi ces pièces n'avaient-elles pas été publiées,

parce qu'apparemment, elles étaient très appréciées du public guyanais ? La qualité des textes ne me semblait pas en cause. Au contraire, c'était un atout majeur. Et, qui plus est, en grande partie créole ; ce qui, à un moment où la valorisation de cette langue et de l'identité créoles était forte aurait mérité un regard particulier. Il m'a avoué, avec une certaine désinvolture, qu'il ne s'en était jamais intéressé. Curieux, n'est-ce pas ! Mais très vite, j'ai compris qu'Élie Stephenson n'était pas préoccupé par une quelconque posture d'écrivain. Et c'est toujours le cas. Il ne court ni après les maisons d'édition, ni après les micros pour se faire connaître. Je peux aujourd'hui confirmer qu'il n'a jamais appelé un seul éditeur ni posté un seul manuscrit, encore moins manigancé pour obtenir une médaille. Il y a toujours un lecteur qui fait cette démarche à sa place, quelqu'un qui dactylographie tel ou tel autre texte, en fait la mise en page... Quand je l'ai rencontré, à Paris, il ne disposait dans sa bibliothèque d'aucun exemplaire, ni de ses poèmes, ni de ses pièces de théâtre. Il fallait s'adresser à sa famille, à ses amis, à ses connaissances ou admirateurs.

Je ne voudrais pas me lancer ici dans une énumération des noms, car je ne les connais pas tous, mais je serais injuste envers M^{me} Bordès si je taisais son nom, elle qui m'a donné les premiers tapuscrits et mis en contact avec des acteurs de différentes pièces. De même, ne pas mentionner sa femme, Nora, serait malhonnête et ingrat de ma part. Je vois presque quotidiennement combien elle se démène comme seule le fait une épouse aimante, pour sortir des classeurs des inédits, organiser des rencontres avec les jeunes scolaires et autres publics, éditer les poèmes et les textes pour enfants, accompagner l'écrivain ou l'intellectuel partout où il est invité, en le tenant par la main, car malgré ses facultés intellectuelles intactes¹, la maladie l'a beaucoup affaibli.

À cette époque, disais-je, je rédigeais une anthologie de littérature guyanaise (publié plus tard au CDDP). Je lui ai donc exprimé mon intérêt pour ses textes, et ce que je souhaitais en faire pour l'anthologie. Et pourquoi pas l'aider à publier ses manuscrits, s'il le souhaitait ? Il a adhéré à cette proposition. Notre relation, à la fois intellectuelle et humaine a ainsi commencé. Aussi m'a-t-il recommandé auprès de sa famille et de ses amis, me donnant ainsi l'occasion de retrouver ses textes dispersés et de collecter un certain nombre d'informations dont j'avais besoin.

1. J'en ai pour preuve qu'il est président du Conseil académique (nouvelle appellation du Conseil scientifique) de l'université de Guyane.

Les écrits des années 1970 étaient toujours d'actualité vingt ans après. Le dramaturge mettait en avant la solidarité dans les structures sociales traditionnelles, valorisait les cultures et les langues locales, proposait une vision de la société et de la vie autre que celle imposée par la France. Et en même temps, il dénonçait l'exil des Guyanais, au nom de l'amour pour la mère patrie, l'immigration, le chômage, la pauvreté, la délinquance, le fonctionnariat, un pays sans perspectives, l'expropriation...

Ces thèmes ont tous comme dénominateur commun la domination. Or, pour qu'il y ait domination, il faut qu'il y ait d'un côté un dominateur et de l'autre un dominé. Qu'on les décline de façon dichotomique Blanc/Noir, France/colonies, etc., que les positions soient acceptées ou imposées, ou qu'il s'agisse de domination économique, politique, culturelle ou intellectuelle, les débats sont ouverts et cela n'y change rien. Quel que soit le sens dans lequel on tourne l'œuvre de Stephenson, il y est toujours question du pouvoir du Blanc, ce pouvoir qu'il s'est arrogé par la force, depuis la dite découverte de Christophe Colomb, jusqu'à ce jour, en passant par la colonisation, l'esclavage, les indépendances, la départementalisation ou la régionalisation. C'est ce qu'on appellerait une variation. Oui, l'œuvre de Stephenson est une variation sur le même thème. Elle en fait l'unité. Ouvrez donc *Les Voyageurs*² !

L'action de cette pièce se déroule dans un aéroport d'un Département d'Outre-mer, vraisemblablement celui de Cayenne-Rochambeau, comme on l'appelait, devenu aujourd'hui aéroport Félix Éboué. Le hall d'attente, près du bar, est encombré de Guyanais (jeunes, vieillards, femmes et enfants) qui partent pour la France ou qui en reviennent, les uns et les autres heureux de faire ou d'avoir fait un bon voyage, tous presque transfigurés, comme chargés d'un supplément d'être.

En attendant le décollage, et dans une fièvre générale, les passagers discutent entre eux des différentes raisons du voyage : certains partent passer leur congé annuel, sous prétexte qu'ils s'ennuient dans leur pays. D'autres ont décidé d'aller en France pour couler leurs vieux jours, tel ce vieillard qui confie avoir acheté une petite maison dans la douceur provençale afin de réaliser son rêve. D'autres encore y vont pour des soins médicaux. Sans oublier ceux qui veulent fuir les lieux

2. Pièce bilingue, en un acte, jouée à Cayenne par le Club des Jeunes de Mirza. Le titre original était « Vent minnin », littéralement : « ce que le vent a amené », et plus politiquement correct, en tout cas dans le vieux patois, il signifie : « L'Étranger ».

de leur misère sentimentale... Tous disent leur bonheur dans une allégresse presque enfantine, le visage radieux et le verbe abondant ! Ce voyage est ou était l'occasion de connaître la France, de réaliser un rêve, d'être un peu plus que les autres. Il y en a aussi qui partent sans trop savoir pourquoi. La France ! Paris ! C'est une drogue. L'image de la France est particulièrement ancrée et de façon paradoxale dans l'imaginaire des anciens colonisés, en l'occurrence des Guyanais car c'est d'eux qu'il s'agit dans ces textes. Même lorsque l'ex-colonisé dit détester la France, en réalité, il l'aime profondément. Il a été formaté pour cela et c'est là le travail même de la colonisation mentale.

Sur les arrivants, il y a lieu de faire deux observations : d'une part, les Guyanais font l'objet de diverses tracasseries au point de regretter d'être revenus. De l'autre, les Métropolitains qui sont accueillis quasiment les bras ouverts : aucun contrôle douanier, aucune formalité. Dès l'aéroport, ils ont une garantie de logement, d'emploi, pour eux et pour leurs conjointes qui ne sont même pas encore arrivées. L'un d'eux apprend même que des centaines d'hectares de terre pourront être mis à sa disposition pour un vague projet d'agriculture.

On pourra bien objecter que ces thèmes sont récurrents et j'en conviendrai. Mais où sont alors les vraies questions ? Il faut lire en parallèle quasiment toutes les pièces pour comprendre ce que l'auteur met en scène : le fonctionnement d'un système. Pendant que la Guyane se vide de ses forces, d'autres populations venues d'ailleurs sont installées. Les premiers s'en vont car ils estiment que la vie y est insoutenable, les arrivants, eux, y trouvent une vie meilleure. C'est un crime, un crime presque parfait :

« Il s'agit d'un peuple... Un petit peuple, pratiquement rien ; décimé sans fusillade, sans étranglement, sans lynchage, sans napalm... Enfin pas encore.

[...]

Il s'agit d'un crime par injection de mensonges et de poisons, distillés dans l'air, dans l'eau, dans le soleil, dans tout ce qui bouge, qui vit et respire. Un crime méthodique dirigé contre l'essence même d'un peuple. Un crime entouré de parure et de prestige. Un crime presque parfait » (*Un Rien de pays*).

Stephenson appelle cela le génocide par substitution.

On pourrait penser que c'est le fruit d'une imagination de poète. Pourtant, c'est une conclusion qui repose sur deux projets opposés (en apparence seulement) : Le BUMIDOM d'un côté et le Plan vert, de l'autre. De quoi s'agit-il ?

Le BUMIDOM (Bureau pour le Développement des Migrations intéressant les Départements d'Outre-mer³, officiellement institué en 1963, était opérationnel en 1961. Partant du principe que la démographie et le chômage étaient trop importants dans les DOM, il avait pour objectif principal de faciliter l'immigration des originaires de ces pays vers la France, seule perspective de promotion sociale, de les accompagner dans le logement et la recherche d'emploi⁴. En somme, une mission « humanitaire » comme la France sait les organiser.

De l'autre côté, donc, le Plan vert. Voté en 1975, il visait « le développement des activités économiques dans le cadre d'un schéma d'aménagement du territoire ». À la manette, deux hommes politiques : M. Olivier Stirn, alors secrétaire d'État aux DOM-TOM et M. Jacques Chirac, alors Premier ministre, sous Valéry Giscard d'Estaing. Le ministre annonçait un catalogue de projets pour le moins impressionnant : de meilleures liaisons aériennes, une consolidation de l'équipement portuaire, la poursuite de la construction de la route du Brésil (reliant Cayenne au Brésil par Saint-Georges), le développement de l'exploitation agricole, la pêche, avec plus de soixante-dix chalutiers congélateurs complétés d'entrepôts frigorifiques, le développement de l'ostréiculture et de l'aquaculture, l'exploitation de l'huître indigène des palétuviers.

Le grand projet au cœur de ce vaste programme était surtout la fabrication de la pâte à papier à partir du bois guyanais. La Guyane

-
3. Ce bureau a organisé, entre 1963 et 1972, l'installation de 1 079 Guyanais contre 44 000 Antillais et 27 000 Réunionnais en France (selon Jan Hamel, *Les Guyanais : Français en sursis ?*, éd. Entente, 1979, p. 139). C'est le même bureau qui a fait la campagne et organisé, dans le cadre du volet agricole du Plan vert, le recrutement d'exploitants, de cadres et d'employés métropolitains, Antillais, Réunionnais, Surinamiens et Hmongs (Serge Mam-Lam-Fouck, *Histoire de la Guyane*, p. 273-274). Citons le BIPJG (Bureau d'installation des personnes immigrantes en Guyane) qui, en 1951, peu après la départementalisation, apparaît comme une autre expérience de peuplement de la Guyane, après les tentatives connues sous le nom « Expédition de Kourou » et, plus célèbre, le bagne. Et faute de truands et autres indésirables sur le territoire métropolitain, ce Bureau fit appel aux « personnes déplacées » (elles étaient conservées dans des camps après la seconde guerre) et installa 200 personnes d'Europe centrale à Saint-Jean-du-Maroni. Citons aussi le SMA (Service militaire adapté) en 1960 pour attirer le trop-plein d'Antillais en Guyane. Il faut aussi dire que tout projet de développement de la Guyane est accompagné, d'une manière ou d'une autre, d'un plan de peuplement.
 4. En réalité, avec la vague des indépendances africaines, la France craignait de manquer de main-d'œuvre pour ses services et ses entreprises. Ne pouvant plus puiser aussi aisément en Algérie, entres autres, elle se retourna vers un autre réservoir : les colonies qui avaient pris l'option de rester françaises.

sauterait ainsi la barrière de la pauvreté et se hisserait au niveau du Japon, des États-Unis et de l'URSS. Rien que cela !

Tel qu'il était présenté, ce plan créerait plus de trois mille emplois en Guyane, sans compter les infrastructures routières et industrielles qui en découleraient. Il comportait aussi une série de mesures qui amélioreraient l'agriculture, l'élevage, les structures d'éducation, de santé et d'habitat.

Monsieur Jacques Chirac, alors Premier ministre, venu en décembre présenter ce plan à la population et aux élus guyanais, ajouta une couche à ce catalogue en insistant sur la « mise en œuvre d'un vaste programme d'infrastructures et d'équipements publics », de « schéma directeur d'aménagement de la Guyane » et au cœur de tout cela, la forêt, la pêche, la production minière. Et, comme pour montrer qu'il s'agissait d'un plan sans faille, il conclut que tout se ferait sans pollution : leur préoccupation première étant bien de « placer la Guyane au cœur du progrès national ». Tout cela ressemblait bien à une belle potion magique, irresistible, jusqu'au moment où il annonça ce qui allait jeter un nuage sur ses prévisions : ce plan global nécessitait une main-d'œuvre extérieure, compte tenu du fait que la Guyane n'en avait pas. Derrière le Plan vert se cachait donc un projet de peuplement. Il ne manquait donc pas grand'chose pour soulever la contestation et la colère populaires.

Même si les avis ont paru extrêmes, l'avenir a fini par donner raison aux opposants au Plan vert⁵ : il n'a jamais vu le jour alors que le projet de peuplement par l'arrivée des étrangers, lui, a bien fonctionné. Aujourd'hui, l'immigration est, sinon le plus grand problème de la Guyane, en tout cas parmi les plus préoccupants. En somme, si on peut faire un bilan de toutes les promesses du Plan vert, on tirera aisément la conclusion qu'on est toujours loin du compte, quarante ans après.

Ouvrons une autre pièce, *La Route* qui est, elle, une histoire d'expropriations, mais toujours décidées par le dominateur. Pièce en trois tableaux, entièrement écrite en créole, *La Route* met en scène des paysans créoles obligés d'évacuer leur terre pour permettre le tracé d'une route. Il est question de la RN 1 reliant Cayenne à Kourou et traversant les terres fertiles de Macouria et de Matiti. Pour ces paysans,

5. Les causes de l'échec du Plan vert ? Les deux grands groupes industriels « International Paper » et « Parsons & Whittemore » impliqués dans sa réalisation ne résistèrent pas à la crise économique qui secoua le marché et devant la chute du cours du papier ; ils ne virent donc plus l'intérêt du projet.

abandonner leurs villages, leurs patrimoines, leurs terres, c'est abandonner une grande partie d'eux-mêmes, de leur histoire⁶.

Pour tout dédommagement, ils seront relogés dans des HLM (Habitat à loyer modéré) à Cayenne. Ils accueillent cette nouvelle avec beaucoup d'enthousiasme d'ailleurs, sans doute par méconnaissance des réalités qui les attendent. En effet, ils jubilent à l'idée d'y élever des poules, des cochons et d'y planter des dachines, des tomates et des bananes. Tout se déroule dans un climat pacifique qui laisse perplexe. À mon avis, il convient d'y voir un clin d'œil ironique. Sans doute, le dramaturge a-t-il souhaité « châtier les mœurs par le rire ». Comment un peuple censé militer pour le droit à sa terre et à sa dignité peut-il assister, avec autant de lâcheté, à son exil ? Les faux-fuyants ne manquent pas. Les uns évoquent l'éternelle malchance, « la déveine », qui plane sur eux, d'autres pensent que la décision de les exproprier n'est qu'une plaisanterie administrative, tous se replongent, amusés, dans le « ti'punch » (l'alcool).

Peut-être le dramaturge a-t-il voulu encore une fois retracer avec réalisme cette résignation presque congénitale de ses compatriotes : l'exil s'est réalisé avec la complicité du peuple, c'est-à-dire son silence et sa peur.

Le pouvoir du dominateur prend une autre forme dans *Les Délinters*, à savoir la déshumanisation. La pièce a été créée en 1978. C'est, avec *Un Rien de pays*, celle où le dramaturge s'en prend de manière accablante au travers du colonialisme.

« Le délinter, explique Stephenson, est un mot guyanais, qu'il est très difficile de définir. C'est un type entre le *play-boy* et le voyou qui se veut toujours chômeur. Il est toujours disponible pour le tapage

6. C'est cette même thématique qui constitue l'ossature de la nouvelle *Lyann yanm* de Christiane Taubira, écrite en 1988, dans *Nouvelles d'Outre-mer*, éd. Caribéennes, 1989, p. 79-103. Cette nouvelle raconte le drame de la population vivant jadis au village de Kourou et dans le hameau de Malmanoury, à quelques kilomètres de Sinnamary. Avec l'installation du Centre spatial, cette population de paysans a été évacuée et relogée dans la Cité du stade pour une première partie, et à Sinnamary pour une deuxième partie. Les Saramacas (ou Saramaka), entassés à Kourou, abandonnèrent l'agriculture pour l'artisanat au « bonheur du touriste-roi ». Quant au Créoles, « regroupés au Vieux bourg », dans les « cages à lapins », ils virent leur espoir de continuer à élever les « cochons-cases », les poules et les canards s'envoler par un décret.

contre le pouvoir, c'est presque une fonction. Il est le produit du système colonial »⁷.

Dans cette pièce, le chômage et la délinquance sont poussés à l'extrême, jusqu'au sentiment de non-être finissant par créer cette autre espèce sociale : les Délinters ?, qui se définissent comme « les résultats d'une culture décadente, d'une civilisation en pleine crise de barbarie » [Les Délinters, sc. 8], des « rien », des joueurs d'échecs sans nom, sans visages humains. Pour eux, le salut, s'il peut exister, passe par une forme particulière de révolution : « il faut faire couler le sang. ... le sang putride du colonialisme qui coule dans nos veines » [Les Délinters, sc. 9]

Ils sont comme les porte-parole de ces hommes et de ces femmes complètement déshérités, qui n'ont « ni amour, ni fraternité », « ni levain, ni courage, ni sabre, ni bâton, ni fusil » dont on a vendu le pays, et les habitants. Et, pour noircir un tableau déjà sombre, il n'est même plus possible de les racheter, au sens biblique du terme : « Nous sommes maudits pour trois générations encore », avouent-ils. Et plus loin : « Nous sommes prisonniers de la sphère du vide, aux rayons de la nullité », des hommes incapables de se suicider ou de se soumettre. Ni les fusils, ni les prières, ni les promesses politiques ne peuvent les sortir de l'impasse.

Le délinter, c'est le stade suprême de la déshumanisation (sc. 12). Ils se montrent révoltés, mais leurs discours « anti-colonialistes, anti-capitalistes, anti-impérialistes » n'arrangeront rien, reconnaît le Nèg'marron. Il faut une révolution, faire couler le sang de « ceux qui ont ordonné le pillage, le crime » (sc. 9).

Toutes les pièces de théâtre de Stephenson sont toujours d'actualité et le resteront, tant que le contexte de leur production demeurera le même : la situation pour le moins catastrophique de la Guyane. Ces « meilleures liaisons aériennes, ces infrastructures aéroportuaires... » promises en 1975 ne sont toujours pas là. Le pont permettant la liaison entre la Guyane et le Brésil par Saint-Georges et l'Oyapoqué vient juste d'être inauguré (en 2017), mais la route elle-même reste un projet... On pourrait reprendre le catalogue de Chirac en 1975, pour ne s'arrêter qu'à celui-là, on en arrivera à la même conclusion : tant que 94 % de terres guyanaises appartiendront à la France, que le chômage

7. Interview dans *Mizik, Musique, Vie culturelle antillaise*, n° 11, p. 38. Le mot « délinter » apparaît aussi dans le vocabulaire des indépendantistes et signifie « chômeur » *Caou ca*, n° 4, nov. 1973 et n° 34, oct. 1974.

sera toujours aussi élevé, que l'immigration y sera toujours aussi importante ou que l'orpaillage clandestin polluera les eaux ou détruira l'environnement, etc., les pièces de théâtre mentionnées ici ne prendront pas une seule ride.

* * *

Revenons donc au projet initial.

Comme convenu avec M. Stephenson, j'ai donc commencé le travail d'étude et d'édition par *La Nouvelle Légende de D'Chimbo et Massak*⁸. Ces deux pièces ne sont pas les plus anciennes. Mon choix n'a pas d'explication objective, ni justification scientifique soutenable. Je me suis simplement laissé séduire par la qualité d'écriture, ou plutôt par la stratégie adoptée. En effet, ces textes reposent sur pratique scripturale que j'ai beaucoup étudiée dans le cadre de mon doctorat, à savoir l'intertextualité. La première pièce est une transposition d'une légende écrite par Frédéric Bouyer en 1873, sous le titre *Le brigand D'Chimbo, dit le Rongou. Ses crimes, son arrestation et sa mort*⁹. Mais Élie Stephenson ne s'arrête pas là. D'Chimbo, dans la première pièce, et Kalimbo, dans *Massak*, font écho à de célèbres personnages de Shakespeare (*The Tempest*) et Césaire (*Une Tempête*) sur la thématique de la dialectique du maître et de l'esclave : Caliban, Prospero et Ariel. J'en ai fait l'analyse dans l'introduction que j'ai un peu approfondie plus tard dans mon essai *Nègre tricolore*, publié par Maisonneuve et Larose en 2000.

La publication des autres pièces ne s'est pas, à mon grand regret, poursuivie comme je le souhaitais. Elle a été retardée, pour diverses raisons professionnelles, mais aussi pour des raisons techniques liées à l'état même des textes. En effet, il n'existe pas « une version » par pièce, mais « plusieurs versions », selon les troupes qui les ont jouées, ou les personnes qui ont eu à les manipuler. Élie Stephenson réécrit régulièrement ses textes ; il les adapte parfois¹⁰, sans toujours garder

8. Ibis Rouge Éditions, 1996.

9. Dans *La Guyane française. Notes et souvenirs d'un voyage effectué en 1862-1863*, Librairie Hachette, 1867.

10. C'est l'exemple de *La Terre*. Les personnages dans la première version sont tous créoles. Ils se partagent l'héritage maternel : le pays Guyane. Dans une autre version, celle publiée ici, le dramaturge a intégré de nouveaux personnages bushinenge et amérindiens. Les trois anciennes populations guyanaises sont ainsi représentées, ce qui remet les choses à leur juste valeur.

une trace de chaque version. Il arrive aussi que des proches, soucieux de rendre service, à la demande de l'auteur, ou d'une troupe théâtrale, aient à saisir un texte sur ordinateur et donc à le manipuler sans toujours prendre les précautions indispensables à la fidélité du texte. Dès lors, quelle version privilégier (à supposer que toutes soient disponibles et ce n'est pas le cas) ? À qui attribuer les modifications, les ajouts ou les suppressions ? À l'auteur, à une tierce personne ou au correcteur automatique du logiciel de traitement de texte¹¹ ? J'ai longtemps envisagé de faire une édition critique de chaque pièce, accompagnée de commentaires linguistique et sociologique permettant d'appréhender du mieux possible les évolutions des textes et de la pensée de l'auteur, voire des idées tout court. L'étude de l'écriture en créole, voire du statut de cette langue en littérature, et plus particulièrement au théâtre, est une des voies ouvertes.

Aujourd'hui, Élie Stephenson est âgé de 74 ans. Il est toujours vif d'esprit, mais affaibli par la maladie. Et moi-même, je suis accaparé par mes activités professionnelles qui ne me laissent guère le temps de mener à bout un tel projet, comme je l'ai toujours souhaité. Nous avons donc convenu de les publier ces pièces en l'état. Il s'agit des versions que j'ai recueillies entre 1991 et 1995, que nous pouvons alors considérer, toute proportion gardée comme les textes de base. Mais nous avons intégré en les signalant, dès que ce fut possible, les modifications ou les ajouts opérés et validés par l'auteur. L'idée reste tout simplement celle-ci : mettre ces six pièces de théâtre à la disposition des lecteurs, étudiants, enseignants et chercheurs, dans une forme brute qui permette finalement à tout un chacun de s'y investir selon ses compétences, ses méthodes, ses objectifs et ses outils. Je sais qu'il y a de la matière.

Cayenne, le 6 mai 2018

11. La saisie de texte et ses corrections directement sur ordinateur ne permettent pas de suivre l'évolution du texte et en ce sens compliquent toute analyse génétique du texte.

THÉÂTRE

Les Voyageurs

PIÈCE EN I ACTE ET XV SCÈNES

Les personnages

N'importe qui, des gens qui reviennent au pays
ou qui partent en voyage.

Le lieu

L'aéroport d'un Département d'Outre-mer
Par exemple : CAYENNE-ROCHAMBEAU en Guyane¹
« Belle province française d'Amérique »

1. Ancienne appellation de l'actuel aéroport « Aéroport Félix Éboué ».

SCÈNE I

(Hall des Départs et des Arrivées de l'aéroport – Peu de personnes au début de la scène – Au bar, un homme seul en train de boire, un autre homme entre.)

L'homme au bar : MACAQUE La Robois : Oh Tigre Tchou boulé, sa to ka fè là kon sa ?

L'homme qui vient d'entrer TIGUE Tchou boulé : « Macaque la Robois » meim bête ké to.

MACAQUE : To krè ?

TIGUE : Oui mo krè !

MACAQUE : Hé ben to ka menti ! to toujou tè sa rouné mento dayère. Dipi asou banc lécole to kolége to té ka menti. To té ka menti telmant, to té jouke lé fè moune pran pomme pou mangue.

TIGUE : Ouais, si mo té ka menti, to pas té djè malin to. Jouke jod'la dayère. Enfin Macaque la Robois, réfléchi oune ti moso, ki sa to lé moune fè en nan rouné aéroport ? Sa fête pou ki sa rouné aéroport ?

MACAQUE : Pou voyagé, pou pati.

TIGUE : Kou to ka di-a compé ! Mo ka pati. Je pars mon cher ami, c'est clair non... Et maintenant si tu veux me parler, parle-moi en français, si non « pé la », et ne parle pas « pièce » !

MACAQUE : Oh, kou to lé, comme tu veux. Alors tu pars...

TIGUE : Oui, c'est ça, je te l'ai déjà dit, je pars, je prends l'avion, je m'envole, je m'en vais, vu ?

MACAQUE : Bon... mais où vas-tu comme ça ?

TIGUE *(le regardant comme en regarderait un idiot)* : Où ça ? mais en France, voyons !

MACAQUE : À Paris ?

(entre-temps un autre homme est entré et s'est installé au bar près de Macaque)

TIGUE : Et comment ! à Paris bien sûr !

MACAQUE : Logique, mais tu sais entre nous, partir à Paris actuellement, ce n'est pas très original.

TIGUE : Tu peux dire ce que tu veux, je m'en fous ! L'important, c'est de partir. Je pars d'abord, tu comprends ? Après, on verra. Et toi, tu pars aussi ? Où vas-tu ?

MACAQUE : Moi, non, je ne pars pas, je ne vais nulle part.

TIGUE : Que viens-tu faire ici alors ?

MACAQUE : Je viens rester à Cayenne.

TIGUE : Je savais que tu avais des problèmes, que tu avais quelque chose qui ne tournait pas rond dans ta tête, maintenant je suis sûr que tu es pating, tu es fou mon vieux.

MACAQUE : Oh ! non, non, non ! les gens comme toi sont fous oui ! moi non, je suis très bien. Et je me sens vraiment à Cayenne quand je viens ici voir les gens comme toi.

SCENE II

L'AUTRE HOMME : Excusez-moi d'entrer ainsi dans votre conversation
(*se tournant vers Macaque*) mais je suis de votre avis, ou gen
rézon.

TIGUE : Je ne comprends pas.

MACAQUE : Écoute, arrêtons de parler français, ça me fatigue. De toute
façon ça ne fait rien.

L'AUTRE HOMME : Vous comprendrez plus tard, ou ké compren' plita.

TIGUE : Je voulais des explications.

MACAQUE : Bon, gadé en nou lésé sa zaffè francé'a tombé, mo
koumancé lasse ...

TIGUE (*impatient*) : Non, il faut que je m'entraîne, je pars, alors
expliquez-vous.

MACAQUE : À quoi bon, puisque tu pars.

TIGUE (*impatient*) : Mais si, explique-toi voyons...

MACAQUE : Ici, c'est le point de rencontre de ceux qui partent, de ceux
qui arrivent et de ceux qui restent. Et ça, ce n'est pas quelque
chose d'abstrait comme un chiffre dans un journal, c'est quelque
chose de sensible qui te touche au fond. C'est avec ton cœur, ta
chair, que tu vois que le pays se vide, que le pays perd son sang
et sa force. Tu vois surtout comment on part et comment on
arrive, pourquoi on part, pourquoi on arrive. Tu vois tout ça là,
ici, clairement, nettement... et forcément tu te demandes que
faire ? Que faire ? Que faire ?

L'AUTRE HOMME : Je viens ici souvent également et je finis par penser
qu'il n'y a pas grand-chose à faire. Je crois qu'il existe des
peuples migrants, comme certaines espèces d'oiseaux ou d'insectes.
Ces peuples n'ont pas de destin collectif. Or, un peuple c'est ça,
le sentiment d'une histoire, d'un passé, le sentiment d'un avenir
commun.

MACAQUE : Vous avez peut-être raison, mais tout de même, permettez-
moi de croire et de penser, que des hommes qui vivent ensemble
sur une même terre depuis plus de trois siècles, ont forcément un
patrimoine culturel commun, des caractéristiques particulières.

L'AUTRE HOMME : Mais alors, pourquoi cette rage de partir !

MACAQUE : C'est une nécessité. On est en train de créer des raisons bien précises, un peuple particulier. Vous l'avez pratiquement dit, on crée une nouvelle espèce de peuple. Un peuple migrant, un peuple non peuple et qui est content de l'être. Nous aurons bientôt un peuple citoyen du monde, il sera chez lui partout et nulle part.

L'AUTRE HOMME : C'est une entreprise hardie.

MACAQUE : L'avenir appartient aux audacieux.

L'AUTRE HOMME : ... et qui demande beaucoup de moyens financiers.

MACAQUE : Oh ! pas tellement... elle demande surtout de l'imagination, du baratin, de la persuasion... et le reste... vient tout seul.

TIGUE : Arrêtez non de faire de la grande philosophie, parlons de choses plus simples.

MACAQUE : Justement, dis-nous comment tu as fait pour partir ? Car tu es plutôt fauché d'habitude. To pa té jammain gén lagen.

TIGUE : Oh ! ce fut très simple, mon vieux.

SCÈNE III

(Tigue sort un stylo de sa poche et sur une feuille de carton inscrit en gros caractères : B.I.D.O.N.D.O.M)

TIGUE : Tu connais ça ?

MACAQUE : Ouais, enfin kou toute mounne quoi.

TIGUE : Bon, hé bien tu viens me voir.

MACAQUE : Bonjour Monsieur.

TIGUE *(jouant au fonctionnaire)* : Bonjour Monsieur, asseyez-vous donc, que puis-je pour vous ?

MACAQUE : Je viens vous voir, c'est pour une question de départ.

TIGUE : Oui, je vois.

MACAQUE : Je voudrais partir en France.

TIGUE : Vous voulez partir en France, fort bien, nous sommes là pour ça *(prenant un formulaire)*. Remplissez ce formulaire voulez-vous : non, prénom, adresse à Cayenne, en France si vous avez des parents, profession, revenus...

(Macaque remet la fiche)

TIGUE : Merci. À ce que je vois, vous êtes économiquement faible.

MACAQUE : Ah... pour ça oui, je suis faible.

TIGUE : Vous ne pouvez même pas payer votre voyage.

MACAQUE : Non, je ne crois pas.

TIGUE : Ce n'est pas un problème, quand voulez-vous partir ?

MACAQUE *(hésitant)* : Oh, je ne sais pas encore moi, voyons... je pense que...

TIGUE *(l'interrompant)* : Le plus tôt serait le mieux, n'est-ce pas ? *(il saisit le téléphone)*.

– VOL-de-FRANCE ? Ici le Bidondom, je voudrais une place pour le prochain vol CAYENNE/PARIS... pas de place dites-vous ? Tout est pris... pas de place libre avant trois mois ? Il me faut absolument une place sur le prochain vol. C'est un cas social urgent, désespéré même. Qui avez-vous sur votre liste ? Comment ? des

VATS... fonctionnaires partant en congé, docteurs, un abbé ?
Vous dites bien, un abbé qui quitte définitivement la Guyane.
Parfait, renvoyer-le à un autre vol. Priorité aux Guyanais pour
partir en France. Merci.

Et voilà, mon vieux, pas plus compliqué que ça !

MACAQUE : – Je vois, la vie douce quoi !

SCÈNE IV

(Parmi les passagers qui débarquent, un homme vient de franchir la petite barrière douanière. Tigue et Macaque l'aperçoivent et le remarquent.)

TIGUE : Oh mé gadé sa bougue-a, yé te ké di a Jean-Paul DIEZE
PRÉCIEUX.

MACAQUE : Mé a li mein, y divète fine rivé. Gadé mess gadé maché non !
Pose frère pose, sel bèt, y toujou ka maché kouroune calichat !

TIGUE : Oh calichat, Jean Paul !

PRÉCIEUX (*s'approchant*) : Oui, vous m'appellez ? Bonjour messieurs,
pardon, bonsoir.

MACAQUE : A ki sa, to pas ka rékonè nou alô ?

PRÉCIEUX : Ah ! en effet, il me semble bien que je vous connais, nous
étions à l'école ensemble non ?

TIGUE : Si, nou té l'école ensemb' to ka blié, nou té roué finyan !

PRÉCIEUX : Ah ! Oui, oui, (*il donne la main*) ça fait vachement plaisir
de vous revoir les copains. Alors ça va ? Il n'est pas mal votre
petit aéroport-là. Mais je m'attendais quand même à mieux. On
dirait que le pays n'a pas beaucoup progressé en douze ans.

MACAQUE : A passe kà to pa té la ! A to y té ka manké pou té fè toute
bagage vancé.

PRÉCIEUX : Parle plus lentement, tu sais j'ai un peu perdu l'habitude du
créole.

TIGUE : Alors tu as fait bon voyage ?

PRÉCIEUX : Excellent, oh ce pilote vraiment, de première classe !

MACAQUE : Sans blague ! Tu es un spécialiste de l'aviation aussi, to fô
meim. Mé gadé, to rivé ké to dé lan main vide alô ?

PRÉCIEUX : Oh mes bagages arrivent, j'ai juste une petite valise. Tu
comprends, je ne voulais pas dépasser les trente kilos. Ce n'était
pas la peine de payer un supplément juste pour venir en tourisme
à Cayenne.

TIGUE : Et toi, en France, comment ça va ?

PRÉCIEUX : Oh bien, très bien, j'ai un petit studio tout coquet là, dans
le seizième.

LES TROIS AUTRES : Dans le seizième !

PRÉCIEUX : Oui... du côté de Michel-Ange... au huitième étage, dans un ancien immeuble d'époque, c'est pas mal, je n'ai pas à me plaindre. Un bon p'tit boulot pèpère, peinard, bien payé, au poil comme on dit ici.

TIGUE : Tu travailles où ça ?

PRÉCIEUX : Heu... à la Régie autonome des transports parisiens.

L'AUTRE HOMME : Vous êtes à la RATP ?

PRÉCIEUX : Pardon ?

L'AUTRE HOMME : Je dis que vous travaillez dans le métro quoi !

PRÉCIEUX : Oui, en quelque sorte, mais c'est momentané, je dois prendre un autre boulot vachement plus intéressant à mon retour. Je serai dans le marketing (*il prononce maketinge*).

LES TROIS AUTRES : Ah bon !

PRÉCIEUX : Ouais, ouais sans mentir, (*regardant rapidement autour de lui*) mais vraiment y'a pas à dire par rapport à ici, là-bas c'est vraiment la grande vie.

TIGUE : Au fait, et « Machin Djole Louvri » to té ka ouè l' ? To gèn so nouvelle, sa y ka divini ? Et nou rote kamarade-a Massigrondé y bien ?

PRÉCIEUX : Oh tu sais moi sincèrement, je n'avais pas le temps de voir du monde là-bas surtout les nègres, j'en fréquentais pas tellement, il n'y a pas de gens de couleur dans le XVI^e tu sais, et puis les Guyanais sont des gens à cancans, toujours en train de radoter des histoires du pays. Quant aux Antillais ils déconnent, font le sauvage, se font remarquer partout. Moi, j'étais dans mon coin, les Nègres, les Arabes, je ne les fréquentais pas tellement, tellement, cela n'veut pas dire que je fréquentais les Blancs... n'allez pas croire ça du tout !

MACAQUE : On sait bien t'es pas raciste toi.

PRÉCIEUX : C'est très juste. Mais vous comprenez là-bas, c'est pas comme ici... Il faut avoir la classe quoi. Et les compatriotes sont un peu abusifs : parce que j'ai une petite bagnole que je me suis payée il y a quelques mois, il fallait toujours que j'emmène quelqu'un en quelque part ; faut pas charrier et l'essence et l'huile, qui les paye ? C'est moi, non ? Quand on veut rouler en voiture en France, faut se sacrifier. Enfin. Ha ! Voici les bagages qui arrivent, je vais chercher ma valise. À plus tard.

MACAQUE : Zote té tandé palé di l'Assimilation, zote pa té janmain ouè l' ? Hé ben mé, mé l'Assimilation, gadé l'bien.